

se décentrer, pour être là dans la sensation. Cela va passer déjà par un travail de l'apprentissage vivant, au pifomètre. On apprend son texte sans chercher à mettre une émotion. On apprend juste du sens. Et c'est à partir du moment où on va bouger sur le plateau que là, on va réellement l'apprendre. Le texte est un voyage du corps ; il est l'aboutissement. Le théâtre finit par la parole. On ne parle que lorsqu'on n'a plus rien d'autre à faire ! Quand on fait tout ce qu'on pouvait faire avec son corps. Et donc, on va chercher des appuis dans la mémoire primitive. Appuis qui ne sont pas forcément ceux de la mise en scène d'ailleurs, et qui permettent de respirer, de sentir et faire que notre corps va un peu baisser les armes, qu'il commence à se déformer, à prendre le corps du personnage.

Ces attitudes ne sont peut-être pas dans le texte mais on sent comment le texte les amène. Par un travail du corps, corps ouverture à l'autre. On doit accepter d'être un espace vide dans lequel s'inscrit le personnage. Pour être dans la transaction à l'autre. On est ouvert car le corps de celui qu'on a en face est en pleine évolution. Cette technique est surtout là pour nous permettre d'être en parfaite adéquation corporelle avec le partenaire. C'est une histoire de corps, athlétique, construit sur le corps.

Si le corps est juste, la parole est juste, la respiration est juste. On a un devoir d'interprétation par rapport au texte, on est des passeurs, une dette envers le poète qui a créé un personnage pour l'offrir. On est dans une certaine maîtrise et en même temps une liberté. On doit être dans un contrôle technique et en même temps une totale ouverture du corps. On est à la fois parturiente car on donne naissance à un personnage, et maïeuticien car nous le faisons accoucher. Je ne sais pas si, en tant que professionnelles, vous faites les deux choses en même temps !

Parfois il y a le pouvoir, le corps rejette. Il dit non. Qu'est ce que je fais là. Le corps rejette le personnage. Entre moi et le personnage, il faut que l'un des deux capitule. Il y a un besoin de rétablir cette espèce de pensée intérieure, de réintégrer certaines choses. Et de rétablir cette énergie qui doit émaner du corps pour

pouvoir agir sur le spectateur et accepter le personnage. Le corps fait un déni de grosse théâtral... Voix cassée, courbatures... empêchant d'aller sur scène. Je ne voulais plus à un moment de ce personnage-là. Il faut accepter.

Et le comédien est déjà un combattant quand il est sur le plateau, il livre quelque chose. Mais le premier combat, il est en notre corps à nous, accepter ces modifications qu'apportent le personnage et le temps de la représentation.

C'est un long travail pour que le corps vienne dans le travail du comédien. Il y a cette lutte entre soi-même et le personnage et il faut y arriver. Et si on capitule, c'est parce qu'on va vers autre chose. On ne baisse pas les armes, on monte celles du personnage, on les monte vers le public, on part à la rencontre de quelqu'un. Traversé, disponible à toutes les émotions. Ce n'est pas le piano qui a écrit le concerto, tu es toi l'interprète. Disponible. Et on décolle, dans des états que l'on ne comprend même pas. Une alchimie intérieure s'est déroulée.

Et je terminerai en citant Ariane Mnouchkine qui dit :
« *Le théâtre, c'est l'art des corps* ». •

LL

Le texte est un voyage du corps ;
il est l'aboutissement. Le théâtre
fini par la parole. On ne parle que
lorsqu'on n'a plus rien d'autre à faire !

77

La sage-femme a-t-elle un corps?

NOTRE CORPS NOUS EST PRÉSENT DÈS NOTRE ARRIVÉE AU MONDE. Chacun fera avec ce que la nature lui attribue : rond, long, informe, difforme ou conforme. Pris ou épris, masculin, féminin ou les deux à la fois. Toujours là avec nous et entre nous-même, entre nous et les autres.

Si nous considérons l'identité comme un entremêlât entre une conscience de soi et de ce qui nous constitue et une conscience d'être au monde avec les processus de relations, de communication et de culture, nous pouvons nous poser la question de l'importance du corps dans la constitution de l'identité. Et là, celle de la sage-femme qui implique une relation avec l'environnement et les autres, une ouverture.

Par son corps, ses mouvements, ses émotions et ses gestes, chacun va relater le monde qui est en lui, le traverse et l'environne. La compréhension de l'autre suppose alors une intercorporéité. Le corps est ancrage dans le monde mais aussi point de vue sur le monde. Vivant et vécu.

Chaque sage-femme va devoir en permanence avoir une conscience d'elle-même et de son corps. Ce corps a une histoire, une mémoire, des désirs et une imprévisibilité. Il aura à percevoir et sera confronté à l'expérience de l'intime. En même temps que la sage-femme saisira les émotions de la femme et accueillera ses gestes, elle sera dans une rencontre à l'indicible.

Par ses actions partagées avec la femme, la sage-femme fera l'expérience de son propre corps et de sa pensée. Le corps de la sage-femme devient un intercesseur actif.

Mais la sage-femme se construit de façon personnelle et pas forcément comme la femme va la voir. Car celle-ci ne perçoit pas les choses de la même façon. En fonction de chaque vécu, de chaque expérience, il y a quelque chose de soi qui est amené à évoluer, à changer.

Pourtant, la sage-femme reste sage-femme... Comment changer alors à chaque rencontre en restant la même ?

Cet état se construit au travers la réflexion : en découvrant un sens et une cohérence, en étant en congruence avec soi-même, la sage-femme peut rester identique à elle-même et traverser le temps de sa fonction dans une autre dimension, une autre identité.

Son expression gestuelle est aussi un médiateur de sens pour la sage-femme : ses gestes corporels marquent le corps de la femme. Un geste de savoir qui met en relation. Un geste qui la corpore et l'incorpore dans son statut.

La sage-femme extériorise ; elle évolue dans un hors de soi et crée la vie.

Son geste, sa voix, son corps fait sens et devient l'émergence de sens et lieu de la pensée. Le corps de la sage-femme détient sa propre possibilité et efficacité dans la signification de ce qu'elle est.

Mais les gestes de la sage-femme la façonnent-elle ? De quelle manière n'est-elle sage-femme que parce que son corps est connecté à sa technique ? Peut-on se poser la question du corps de la sage-femme sans se poser la question du sens de sa fonction, les deux étant intimement confondus ?

Ré-fléchit. Re-gardant.

Le corps s'inscrit dans le geste de celle qui touche et qui regarde. Et de ce fait il participe à la conscience de soi dans la conscience simultanée de l'autre et du monde.

Il existe une disponibilité et une réceptivité : le regard, la main de la sage-femme aide à diagnostiquer, à accompagner. Elle touche son monde et existe. Ses gestes sont pour elle une prise de connaissance de son corps touchant et touché. Et par sa corporéité, elle reste son humanité.

Le corps surgit dans l'échange. La femme occupe donc une place privilégiée pour l'identité et la conscience de soi et de son corps pour la sage-femme.

Le geste de la sage-femme vers la femme, par sa répétition, sa transmission et sa cristallisation crée l'empreinte de la sage-femme sur elle-même et imprime son identité. Par sa gestuelle quotidienne, le corps de la sage-femme apparaît. Et nous voyons bien à quel point certaines ont du mal à ne plus effectuer de toucher vaginal systématiquement en consultation.

Le corps et le geste sont centraux dans l'expérience de la sage-femme. Ils sont langage, langage par lequel elle est parlée, langage où se traduit le plus vrai de son identité naturelle comme de son identité professionnelle.

La sage-femme produit et reproduit par son corps et ses gestes des représentations qui échappent au sujet qu'elle est et qui les développe. La sage-femme doit à voir ce qu'elle est professionnellement et en fournit par ses gestes et son corps une réalité immédiate et physique.

Mais il existe pourtant toujours un mouvement entre sa spontanéité de l'être et la maîtrise de son geste. Le regard qu'elle porte sur la femme est déterminant pour la reconnaissance de ce qu'elle est. Mais celui que la femme porte sur elle l'est tout autant : rencontrer l'autre est rencontrer son corps.

L'identité de la sage-femme se joue donc dans un rapport à l'autre éminemment corporel. Et notamment dans ce qu'il montre et exprime.

C'est pourquoi il suffit d'un geste, d'un regard mal interprété pour faire avorter toute relation entre la sage-femme et la femme.

Le corps de la sage-femme est aussi plongé dans un champ politique : il est investi de pouvoir mais aussi de domination et de considération économique : le corps de la sage-femme, comme celui des femmes au travail, est plus rentable ! Le corps de la sage-femme est une réalité politique plongée dans le rapport de pouvoir. Il n'est pas sans équivoque et est le fruit d'une élaboration sociale et culturelle insérée dans la communauté même des sages-femmes... et des femmes.

Il paraît naturel aux sages-femmes de mettre en avant leur corps féminin et les valeurs sociales qu'il véhicule. Son corps est ainsi déjà investi de savoir et de technique. Il est façonné et construit par son milieu et son éducation qui imposent leurs lois, leurs normes et leurs intérêts. Le corps de la sage-femme est en quelque sorte instrumentalisé. Et cela fait prendre le risque que son geste devienne simple produit d'une culture médicale mais aussi social, moral et culturel féminin. Un corps et un geste venus d'une éducation normalisante déjà là, ayant subi des injonctions éducatives qui déterminent des conduites et des comportements intimes ou publics.

Le corps de la sage-femme est construit par l'environnement collectif et perd de sa subjectivité.

Le problème de la sage-femme va être d'ajuster ce qu'elle est, l'image qu'on a construite d'elle et l'image qu'elle veut avoir d'elle-même.

Son savoir du corps n'est pas seulement le sens du savoir de sa fonction mais un certain assujettissement aux normes du féminin. Elle vit dans un monde particulièrement patriarcal et machiste, se situant elle souvent dans cette domination du médecin. Et elle a mis en avant ce que ceux-ci attendaient : leur corps naturel, leur corps féminin. Même les hommes sages-femmes, qui ont fait débat à leur origine, ont dû reprendre les normes du féminin pour s'insérer dans la communauté.

De fait, les sages-femmes ont hiérarchisé leur corps...

Il convient alors de faire éclater ce qui transparait par leur corps et qui donne une conscience d'être, passant par les normes du féminin pour la reconnaissance des autres. Pour pouvoir faire l'ampleur de son expérience corporelle car chacun est une partie de la multiplicité des êtres humains.

La sage-femme est aussi celle dont le geste répond à l'imprévisible, à l'inattendu. Elle s'approprie, transforme et interprète alors les gestes communs à toutes et qu'on lui a appris.

Son corps doit être un signifiant dans lequel une sensation s'inscrit dans la maîtrise. Corps alphabet de l'esprit, corps parlant. Corps nommé. Champ ou domaine, enceinte ou enclos.

Elle développe un savoir corporel, un langage incarné.

Son corps est présent au monde avec toutes ses interactions. Elle doit chercher un geste libre et libéré, sans histoire écrite à l'avance, sans connotation, dans une relation singulière à la femme.

Mais son identité professionnelle ne peut pas toujours se reconnaître dans une telle volonté d'abstraction. Corps enseignant. Corps obstacle. Duité et dualité.

LL

Il y a, dans chaque naissance et chez chaque sage-femme qui y participe, la réécriture du monde. Corps fécond. Espace, lieu, ponctuation. Corps changeant, révélateur de présence.

77

Le corps de chaque sage-femme peut-il être alors le contenu changeant d'un contenant immuable et historique ?

La sage-femme témoigne, face à la pluralité humaine qu'elle rencontre, de l'impossibilité de tracer une frontière entre corps objet et corps sujet, entre masculin et féminin. Elle ouvre à d'autres potentialités humaines dans lesquelles chaque différence, chaque qualité différente va pouvoir trouver sa place. Aussi peut-il y avoir autant de monde que de sages-femmes...

Quelque chose d'une altérité inédite chez la sage-femme suspend le fait qu'il y ait deux sexes, ouvrant ainsi à l'infini.

Et si certaines valeurs historiquement liées au corps féminin de la sage-femme devaient être gardées, il faut éviter de la faire au prix de la distinction artificielle du corps sexué.

Le geste commun à la profession et le geste libre peuvent cohabiter dans le corps qu'elle a et le corps qu'elle est. Le corps est visée sur le monde. Dans un même corps, les deux gestes s'expriment. Dans leur paradoxe apparent ils composent même l'être dans le corps de manière interpellante : chacun des deux gestes s'actualise et se produit. Ainsi, il devient possible de nouer une relation sincère avec soi et avec l'autre.

Le corps est un lien, une relation de complicité charnelle avec le monde, un médiateur.

Et il démontre à la femme enceinte ou qui accouche l'intentionnalité de la sage-femme, rappelant simultanément à cette dernière que son identité correspond à une expérience vécue en actes. Une complémentarité entre l'objet et le sujet, entre le masculin et le féminin. Corps de douleur, corps de jouissance, corps de savoir. Territoire de vie.

Il y a, dans chaque naissance et chez chaque sage-femme qui y participe, la réécriture du monde. Corps fécond. Espace, lieu, ponctuation. Corps changeant, révélateur de présence.

Il a un langage partagé. Une danse se dessine entre le corps de la sage-femme et celui de la femme accouchant, vérité d'une présence accordée, d'un amour à franchir. Une synchronisation nécessaire de l'un vers l'autre et de l'autre vers l'un, un partage dans l'immédiateté de la rencontre et de la scène qui se déroule. Chaque geste, chaque appel, chaque plainte est affirmation, expression, communication à la fois singulière et solitaire... Cette synchronisation des corps permet de ne pas se sentir seul. Corps à corps.